

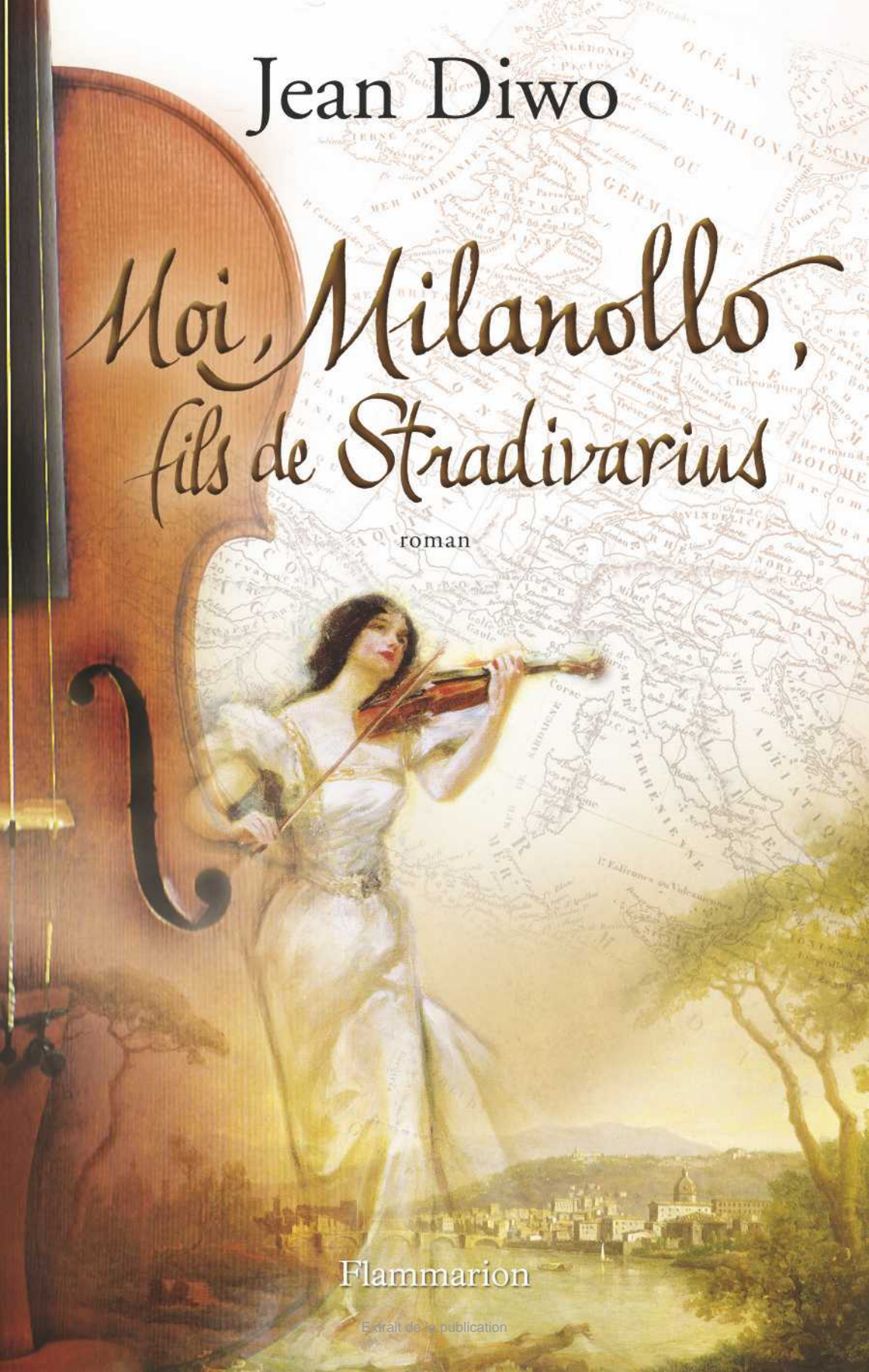
Jean Diwo

Moi, Milanollo,  
fils de Stradivarius

roman

Flammarion

Extrait de la publication







*Moi, Milanollo,  
fils de Stradivarius*

DU MÊME AUTEUR

- Hôtel recommandé*, Fayard, 1954.  
*De briques et de brocs*, Fayard, 1956.  
*Drôles de numéros*, Fayard, 1958, en collaboration avec  
Jacqueline Michel.  
*Si vous avez manqué le début*, Albin Michel, 1976.  
*Chez Lipp*, Denoël, 1981.  
*Les Dames du Faubourg*, Denoël, 1984 ; Folio n° 1834, Gallimard.  
*Le Livre du cochon : la vie de cochon en 21 siècles d'histoire et 165  
recettes de cuisine*, avec Irène Karsenty, Philippe Lebaud, 1984.  
*Les Dames du Faubourg, tome II : Le Lit d'acajou*, Denoël, 1986 ;  
Folio n° 2062, Gallimard.  
*Rétro-rimes : poèmes*, Denoël, 1987.  
*Les Dames du Faubourg, tome III : Le Génie de la Bastille*, Denoël,  
1988 ; Folio n° 2280, Gallimard.  
*Les Violons du Roi*, Denoël, 1990 ; Folio n° 2374, Gallimard.  
*Au temps où la Joconde parlait*, Flammarion, 1992 ; J'ai lu  
n° 3443.  
*L'Empereur*, Flammarion, 1994 ; J'ai lu n° 4186.  
*Les Dîners de Calpurnia*, Flammarion, 1996 ; J'ai lu n° 4539.  
*La Fontainière du Roy*, Flammarion, 1997 ; J'ai lu, n° 5204.  
*Les Ombrelles de Versailles*, Flammarion, 1999 ; J'ai lu n° 5530.  
*Les Chevaux de Saint-Marc*, Flammarion, 2000 ; J'ai lu n° 6192.  
*Le Printemps des cathédrales*, Flammarion, 2002 ; J'ai lu n° 6960.  
*Demoiselles des lumières*, Fayard, 2004 ; J'ai lu n° 7587.  
*La Chevauchée du Flamand*, Fayard, 2005 ; J'ai lu (à paraître en  
2007).  
*249, faubourg Saint-Antoine*, Flammarion, 2006.

Jean Diwo

*Moi, Milanollo,  
fils de Stradivarius*

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2007.  
ISBN : 978-2-0806-9045-6

*À Irène*





## *Ouverture*

**S**i je vous dis que je suis le Milanollo et que mon père s'appelait Antonio Stradivari, vous serez étonné sans doute, curieux sûrement. Je suis en effet un violon. Pas n'importe quel violon. Le plus grand des luthiers m'a créé en 1728. Je suis paraît-il un chef-d'œuvre !

Les premiers qui ont fait vibrer mes cordes étaient les musiciens du prince de Kothen, un seigneur saxon. C'était il y a longtemps, les humains diraient peut-être trois cents ans, mais nous, violons, ne comptons pas les années ou les siècles. Enfin, je suis toujours là, vaillant comme jamais, le temps n'ayant pas de prise sur mes formes délicates et mon vernis d'adolescent. Si j'en crois ceux prêts à dépenser des sommes colossales pour me posséder, je suis immortel, comme mes frères et mes cousins Amati et Guarneri.

Mais n'anticipons pas, j'ai tout mon temps pour vous égrener en majeur les triples croches de ma longue existence.

\*

Lorsqu'on me voit pour la première fois, serré dans la main d'un virtuose ou posé sur un coussin de soie, on est,

je le sais depuis toujours, frappé par la beauté de mon fond en érable et par les veines serrées d'épicéa qui s'élargissent sur les bords. Je ne parle pas du vernis orange doré qu'on peut, c'est ma fierté, admirer dans son éclat presque original.

Des géants sylvestres dont je suis né je voudrais tout savoir, mais je ne peux, hélas, que rassembler les souvenirs de conversations saisies au fil des jours, dans l'atelier de Crémone, entre mon père qui me construisait avec amour, son maître Niccolò Amati et le voisin Guarneri.

Ils parlaient du temps où le jeune Antonio Stradivari, qui commençait à assembler des violons aussi beaux que ceux des meilleurs luthiers de la ville, s'alarmait, et il n'était pas le seul, en voyant fondre dans l'abri où elles séchaient les planches d'épicéa qui feraient les violons de demain.

— Les marchands de bois nous ruinent, disait Amati. Ils savent que nous avons de plus en plus de commandes et que le bois nous manque pour les satisfaire. Ils en profitent et pratiquent des prix exorbitants.

Antonio avait rompu le silence qui s'était établi après ces constatations désolantes :

— L'attitude des marchands de bois me rappelle que j'ai passé ma jeunesse au milieu des arbres à Guadesco, loin de Crémone. Là, un vieux bonhomme qui fabriquait des mandolines et des violons de ménétriers savait tout de la forêt. Il m'a montré les sapins qui avaient grandi pour la musique et qui étaient prêts à ouvrir leur cœur et leurs veines aux luthiers. Aujourd'hui, j'aimerais partir avec l'ami Guarneri dans le pays des arbres à violons et choisir avec lui ceux dont nous ferons plus tard des instruments aux sonorités extraordinaires. Je sais comment, avec une bonne oreille et un maillet de buis, on peut repérer dans la futaie le sapin qui sonne mieux que ses voisins.

*Moi, Milanollo, fils de Stradivarius*

Eh bien, mon père y est allé, et je crois qu'il a rapporté à Crémone les pièces d'épicéa dont il a fait, lorsqu'elles furent sèches, ses violons les plus réussis. C'était en 1728, l'année de ma naissance.

\*

Ma mémoire des sons est meilleure que celle des premiers instants de ma vie. J'ai ainsi oublié comment Antonio Stradivarius a fileté ma voûte au bédane et sculpté mon chevalet dans une fine lame de sycomore. Je me revois seulement pendu en compagnie de quelques frères d'atelier sur le fil tendu dans un coin de la *bottega*, en train de sécher mon vernis d'une belle pâte orangée, vive comme un coucher de soleil.

« Coucher de soleil », c'est justement ainsi que m'appela le père, et j'ai porté ce surnom évocateur jusqu'au jour où je suis devenu la propriété du grand virtuose Viotti, qui me donnera son nom en attendant que je sois légué en 1846 à la plus jolie et talentueuse violoniste italienne, Teresa Milanollo.

Mais nous n'en sommes pas là. Auparavant, bien des aventures me sont arrivées.



PREMIER LIVRET

*L'archet de Jean-Sébastien Bach*



## *Opus 1*

**C'**était comme cela chaque fois que mon père devait abandonner un enfant particulièrement réussi : il craignait que ses violons ne tombent en de mauvaises mains, soient maltraités par des violoneux brutaux ou maladroits.

Il a eu de la peine mais toutefois pas d'inquiétude lorsqu'un gentilhomme arrivé du duché d'Anhalt-Kothen est venu me chercher pour me mener dans un petit État de la Saxe où régnait le prince Léopold, passionné d'art, en particulier de musique.

Et moi, je ne savais pas que je ne le reverrais plus jamais. Je fis le trajet dans une belle voiture capitonnée, enveloppé comme un petit enfant de linges doux et protecteurs. Rien n'était alors plus aléatoire qu'un long voyage sur les routes et la petite escorte qui nous entourait aurait eu bien du mal à me défendre si nous avions été attaqués. Heureusement tout se passa à merveille, et le burgrave Otto von Fürttagen, chargé de m'accompagner, fut bien aise de me remettre intact au prince Léopold.

Je le revois me défaisant d'une main tremblante de mes langes et annonçant à son maître :



— Voici, Votre Seigneurie, le violon construit pour vous par le luthier Stradivari. Il m’a chargé de vous dire qu’il figurait sur son registre sous le nom de Coucher de soleil, que c’était sans doute le meilleur instrument qui soit sorti d’une *bottega* de Crémone et qu’il était sûr que vous ne le confieriez qu’à des musiciens dignes de lui.

Je revois aussi le prince éclater de rire en se tournant vers un personnage d’une quarantaine d’années, élégant dans sa veste noire à l’allemande garnie de boutons d’argent et qui ne me quittait pas des yeux :

— Monsieur le maître de chapelle, estimez-vous vos mérites assez grands pour me jouer ce soir l’une de vos sonates sur ce noble violon ?

L’homme, jusque-là grave, sourit, et tous les deux passèrent un long moment à m’admirer, à me soupeser, à s’attarder sur la découpe de mes ouïes, à caresser le vernis de mon ventre. Ils firent s’émouvoir ma caisse fragile en pinçant une corde puis me reposèrent.

Je me souviens aussi que le prince appela son maître de chapelle « monsieur Jean-Sébastien Bach ». Ce nom ne me disait rien. Aurais-je pu imaginer qu’il s’agissait du plus grand compositeur du monde et que je vivrais avec lui une singulière histoire ?

Bach prit l’archet qui se trouvait près d’un monumental pupitre de noyer sculpté aux armes du duché d’Anhalt-Kothen et le promena sur mes cordes offertes à toutes les combinaisons de sons qu’un musicien pouvait imaginer pour m’accorder. Jusque-là, seuls mon père et son fils Omobono ayant testé ma sonorité, je craignais ce premier contact avec la musique qui serait désormais ma raison d’exister. La délicatesse dont fit preuve M. Bach, la douceur de sa paume soutenant mon manche d’érable et le toucher de son archet me parurent de bon augure, encore que les minutes de l’accordage ne soient guère agréables

pour un violon. Mais, passé ce mauvais moment, je connus un intense bien-être dès les premières mesures du chant que semblait inventer pour moi M. Bach. Un violon ne s'entend pas jouer mais les vibrations brûlantes qui le traversent lui procurent une sensation que vous, les hommes, ne connaîtrez jamais. Cette fois, elle fut exaltante.

M. Bach improvisa durant quelques minutes une allègre musique avant de me reposer sur la grande table du salon dont l'acajou ciré épousait à merveille le rouge orangé de ma robe.

Le prince, qui avait l'harmonie dans l'âme, remarqua cet heureux mariage et me couvrit alors d'éloges, insistant sur la perfection de mes hanches, la grâce de ma volute, qu'il assimila à un chignon, et les stries régulières de mes éclisses. Il me fit encore bien d'autres compliments puis s'adressa à son maître de chapelle :

— Êtes-vous heureux, monsieur Bach, d'ajouter cette merveille aux instruments de votre musique ? J'ai hâte, pour ma part, de vous entendre ce soir interpréter votre dernière composition.

Bach hocha la tête et, au risque de désappointer son maître, dit qu'il préférerait attendre le lendemain, même peut-être quelques jours, avant d'étrener devant lui le Coucher de soleil de M. Stradivari. Comme le prince s'étonnait de ce contretemps, il expliqua :

— Ce Stradivarius, appelons-le comme cela puisque le grand luthier a latinisé son nom sur ses étiquettes, n'est pas un violon comme les autres. Il a tellement de personnalité, tellement de force que celui qui le joue a besoin d'un certain temps pour se soumettre à lui, s'habituer à la plénitude et à la portée du son, à sa rondeur, à sa puissance. Je demande à Votre Seigneurie de bien vouloir patienter afin qu'elle juge pleinement des qualités de son extraordinaire instrument. Après, je composerai si vous le

voulez bien, une *partita* pour violon et viole de gambe que nous jouerons ensemble.

J'appris par ces mots que le prince était un fervent pratiquant de la viole de gambe, un gros et curieux violon dont je connaissais l'existence, ayant vu mon père surveiller la construction d'un de ces instruments joués surtout en France et maintenant de plus en plus supplantés par les violoncelles.

\*

Je passai ma première nuit au château dans la salle de musique où j'avais été reçu et où se tenaient les membres de ma nouvelle famille. Aux lueurs de la lune, je remarquai deux beaux clavecins, dont un à deux claviers ainsi que, posés sur la table, trois flûtes, deux hautbois, un cor. Sans oublier quatre violons qui, naturellement, attirèrent mon attention. Je vis tout de suite qu'ils ne venaient pas de notre *bottega*, mais peut-être de celle d'Amati ? Plus loin une viole de gambe et deux violoncelles sommeillaient, posés contre le mur. Tous les instruments nécessaires à un orchestre semblaient réunis. J'avais entendu parler de ces ensembles où les musiciens mêlent leurs musiques. Or, cet amalgame m'intriguait, je me demandais comment j'allais pouvoir y faire entendre ma voix.

\*

Durant presque une semaine, je me retrouvai plusieurs heures par jour entre les mains de M. Bach, des mains douces qui ne manquaient ni de force ni d'autorité. Et il en fallait pour suivre les déhanchés, les *spiccatti* ou les *staccatos* de sa musique. Ces mots savants, je les ai appris plus tard. Pour l'heure, je vivais dans un grisant mariage de notes qu'improvisait le maître de chapelle.

Un jour où le prince était venu nous surprendre, Bach lui expliqua :

— Vous voyez, Votre Altesse, je m’habitue aux différents degrés de douceur ou de puissance que votre Coucher de soleil peut exprimer. Ses possibilités sont fantastiques. Votre violon n’a pas son égal dans toute la Saxe et sans doute toute l’Europe ! Maintenant que j’ai sondé ses qualités et maîtrisé ses élans fougueux, je pourrai demain, si Votre Altesse le souhaite, jouer votre merveille dans le *Sixième Concerto brandebourgeois* que je viens de composer. Et bientôt nous interpréterons ensemble la *partita* à laquelle il ne manque que le final. Mais comme je ne peux oublier que je suis aussi votre organiste et votre claveciniste, qu’il ne me sera pas possible de jouer en permanence le divin violon, je compte initier Bassini, le virtuose que vous avez eu la perspicacité d’engager. Il est l’un des meilleurs violonistes de notre temps et je nous entends déjà interpréter quelques suites pour violon et clavecin devant vos invités !

\*

Ainsi commença ma vie de cour. J’avais la chance d’appartenir à un jeune seigneur passionné qui savait manier l’archet. Une véritable amitié le liait à son maître de chapelle, lequel appartenait à une famille de musiciens et pratiquait depuis l’enfance le clavecin et le violon. Il avait aussi derrière lui une éclatante carrière d’organiste. À vingt ans, il avait composé sa première cantate alors qu’il était organiste et premier violon solo du duc de Weimar. Maintenant, ses cartons regorgeaient de pièces pour orgue et clavecin, d’œuvres liturgiques, de sonates, de concertos. Je reconnais ma chance d’être tombé en d’aussi bonnes mains. De son côté, Bassini, le virtuose, avait pour moi les



N° d'édition : L.01ELKN000119.N001  
Dépôt légal : novembre 2007